

Au choix, certainement, le serrurier eût préféré rentrer en sa possession, car il n'y a rien de pire que les muets, quand ils témoignent par signes ; pour celui-là, heureusement, il n'y avait rien à craindre ; ses appréhensions étaient donc ridicules et n'avaient aucune raison d'être ; son imagination, depuis quelque temps, battait la campagne, ses terreurs étaient chimériques et ses suppositions insensées.

Pierre Matrain rentra donc au logis presque rassuré. Trois mois du reste, s'étaient écoulés de la façon la plus heureuse : lui seul était resté maître de son secret et nul autre ne le connaîtrait jamais.

Cependant malgré sa force de caractère et sa diplomatie habile, le serrurier n'avait pas été sans se demander plusieurs fois à quoi bon cette fortune, puisqu'il ne pouvait en jouir ?

En jouir, c'était bientôt dit ; mais on ne devient pas millionnaire du jour au lendemain, sans éveiller l'attention de ceux qui vous entourent. Cette improvisation dorée ne peut raisonnablement surgir sans attirer les regards des curieux. Du temps des fées, il suffisait d'un coup de leur baguette magique pour changer Cendrillon en princesse et lui faire épouser le fils du roi ; mais les fées tant pronées par Perrault dans ses contes, sont allées sous d'autres cieux et leurs dons avec elles ; aujourd'hui, notre siècle, prosaïque et matériel au suprême degré, n'admet plus ces fortunes subites, et, curieux comme un vrai fils d'Eve, il veut connaître et je dirai presque toucher du doigt, le pourquoi d'une fortune signalée à son horizon ; vient-elle d'héritage ou du travail, peu lui importe ; seulement il tient à savoir d'où elle vient.

Le serrurier le comprenait sans peine, et ce problème à résoudre n'était pas le moindre de ses soucis. Il ne pouvait, cependant, se priver éternellement des jouissances que la richesse procure ; garder indéfiniment dans son coffret le million qui y reposait eût été folie ; à quoi bon la fortune si elle ne sert à rien ?

Depuis quelque temps, Pierre Matrain avait des envies pressantes de modifier son genre de vie et de le mettre en rapport avec sa situation nouvelle.

Du jour au lendemain, la chose était impossible, à moins de se jeter bénévolement dans la gueule du loup, c'est-à-dire du public, et de se faire dévorer par lui à belles dents. Il ne voyait qu'un moyen, c'était de changer de résidence, d'aller vivre de ses rentes dans une ville du Midi, à Lyon, à Marseille, à Nice, par exemple, citée toute parfumée de ses lauriers-roses, de ses belles avenues d'orangers et caressée à tout instant du jour et de la nuit par le flot méditerranéen.

Cette perspective lui souriait extrêmement ; mais, comme correctif, il y avait Mme Matrain.

Si, pour le public ordinaire, et par caractère plus ou moins indifférent, on peut s'improviser rentier du jour au lendemain, c'est plus difficile, je dirai même impossible pour la femme qui, depuis vingt ans, vit de votre vie, s'assied à la même table et partage votre lit. Herminie n'eût pas manqué, avec la curiosité instinctive que nous lui connaissons, de s'informer du motif de ce déplacement imprévu et des causes de cette fortune subite, que la confection quotidienne des serrures professionnelles n'avait pu procurer. Mme Matrain, mise forcément au courant, il y avait mille raisons de croire que, loin de vouloir partager le doux *farniente* de son mari, elle ne s'empressa indignée, de le dénoncer à la justice, ou tout au moins de le laisser partir seul pour sa retraite dorée.

L'époux parti sous d'autres cieux, et la femme continuant d'habiter sa bonne ville d'Amiens, chacun se fût demandé, naturellement, la cause de cette séparation inattendue et bientôt l'eût apprise ; la nouvelle devenant le thème de la conversation du quartier, l'autorité pouvait avoir vent de la chose, et, comme le réseau télégraphique français relie le chef-lieu de la Somme à celui des Alpes-Maritimes, un beau matin, Pierre Matrain eût vu le commissaire de police et deux gendarmes accourir pour assister à son petit lever et finalement le conduire en prison ; il fallait donc trouver une autre combinaison.

Sur l'entrefaite, toute la serrurerie d'un château voisin en construction fut mise en adjudication ; le mari d'Herminie vit là un débouché, une voie ouverte devant le mener à la réalisation de ses projets. Dût-il y sacrifier un millier de francs, il se rendrait adjudicataire du travail et ferait croire à Mme Matrain que sur les neuf ou dix mille francs auxquels le devis s'élevait, il gagnerait cent pour cent. Quelques entreprises successives lui permettraient, dans un certain temps, de se dire possesseur d'une modeste aisance aux yeux de tous, et, finalement, d'arriver à son but.

Si, par hasard, quelque voisin jaloux venait à prétendre que le train de maison du serrurier était plutôt celui d'un richard que d'un homme à l'aise, il lui serait facile de répondre que, avec les premiers fonds gagnés, plusieurs opérations de bourse suivies de succès avaient fait le reste ; de cette façon, Pierre Matrain n'aurait donc plus rien à redouter, ni des siens ni d'autrui, et il pourrait alors jouir en paix de sa fortune.

Le jour de l'adjudication, tout se passa selon les vœux du serrurier ; l'entreprise lui fut concédée avec un rabais que nul de ses confrères n'avait osé pousser si loin. Un cautionnement de cinq cents francs fut exigé : il le versa séance tenante, à la grande surprise des assistants. Il avait donc le pied sur le premier échelon de l'échelle sociale, il entendait bien monter plus haut et prendre rang dans le monde ; son ambition ne savait plus se contenir, cette vie de contrainte, qu'il menait depuis son retour de Paris, lui était devenue insupportable, à tout prix il fallait qu'elle cessât.

C'était fait.

XIV

Six mois plus tard, Pierre Matrain n'était plus reconnaissable.

Comme si tout avait voulu concourir à faire réussir ses desseins, plusieurs commandes importantes lui avaient été allouées. Au dire de ses concurrents, il ne pouvait rien gagner dessus ; mais peu lui importait leurs cancanx intéressés et malveillants ; les concurrents ont-ils jamais fait autre chose que de médire de ceux qui les gênent ?

L'atelier de Pierre Matrain s'était enrichi de plusieurs ouvriers ; son travail, à lui, consistait à les surveiller et à donner la direction de la besogne. Quant à manier la lime ou le marteau, il n'en avait garde, c'eût été se mettre à leur niveau. Il ne portait plus le vêtement du patron ouvrier, mais celui de chef de maison solidement assise sur sa base, donnant ses ordres avec une intonation omnipotente qui n'admettait pas d'observations. Après son déjeuner, plus confortable et mieux servi que par le passé, il allait faire sa digestion au café le plus luxueux du quartier commerçant, y jouait quelques parties de piquet ou d'écarté avec les habitués du lieu, y retournait après le repas du soir et rentrait chez lui vers minuit, pour se coucher.

Ce changement, si notable, dans le train de vie de Pierre Matrain, confondait toutes les idées de sa femme et de bien d'autres.

« Est-ce que je me serais trompée sur son compte ? se répétait souvent Herminie ; lui si flâneur, si insoignant de son bien-être, si peu ambitieux, le voilà maintenant ne rêvant plus que la fortune et les jouissances qu'elle donne ; il lui prend, tout à coup, la fantaisie de se lancer dans les entreprises les plus sérieuses, les hommes du métier assurent qu'il court à la ruine, et il réussit, il gagne toujours des sommes considérables. Il y a un an encore, c'est à peine si, avec son maigre travail, nous pouvions joindre les deux bouts, aujourd'hui j'ai de l'or dans mes tiroirs et le poids en augmente de plus en plus ; je n'y comprends rien ; pour peu que cela continue de la sorte pendant quelques années, je crois, vraiment, que nous allons devenir riches. »

Si Mme Matrain trouvait la matière à réflexion, c'était bien autre chose encore chez le frère du serrurier. Jacques s'absorbait littéralement dans ce qu'il appelait la chance extraordinaire de son frère et se creusait la tête pour parvenir à se l'expliquer.

Supposer que le gain qu'il retirait de ses entreprises fût aussi considérable qu'il l'annonçait, ne pouvait venir à l'esprit du brocanteur, les renseignements multiples qui lui avaient été fournis, par les confrères de Pierre, l'ayant complètement édifié à cet égard ; il existait donc une autre cause à cette prospérité subite, mais laquelle ? Voilà ce que Jacques Matrain ne parvenait pas à trouver.

Il y avait un fait certain, indéniable, pour qui voulait y réfléchir, c'est que depuis son voyage à Paris son frère avait fait peau neuve. Il n'était plus le même ni par le caractère, ni comme tenue, ni comme position sociale ; depuis son retour de la capitale, ce changement s'était même fait sentir dans les rapports fraternels.

Avant ce voyage, il se passait rarement un jour sans que l'un des deux vînt, soit le matin, soit dans la soirée, faire une visite à l'autre ; on causait une bonne heure des nouvelles de la journée, des faits locaux, des bruits politiques, de la pluie et du beau temps, et chacun regagnait son logis après s'être serré la main.

Depuis six mois c'est à peine si Pierre Matrain avait mis six fois les pieds chez son frère, et quand les circonstances l'y avaient amené, le ton de supériorité qu'il avait pris avait vivement froissé le brocanteur ; ce dernier, de son côté, s'était bien gardé de rechercher le serrurier.

A quelques jours de là, Pierre qui passait rue des Cordeliers, apercevant Jacques sur le seuil de sa porte, ne put faire autrement que d'entrer.

— Comment vas-tu ? demanda-t-il d'un air dégagé, en s'essuyant sur un des vieux fauteuils qui garnissaient le magasin.

— Très bien, et toi ? répartit froidement Jacques Matrain.

— Aussi bien que possible.

— J'en suis fort aise.

— Il y a un siècle que je ne t'ai vu.

— Tes multiples occupations t'en ont empêché sans doute.

— Le fait est que je ne sais où donner de la tête en ce moment, les commandes pleuvent ; tout le monde veut être servi en même temps : c'est à envoyer le métier à tous les diables.